Je pisse de la sueur. Vous n'avez pas besoin de savoir grand chose, si ce n'est que je décuve et que je suis là, complètement paumé, dans un désert blanc sans fin. Je traîne ma patte et une fatigue qui me mine le dos. Le soleil frappe, il me frappe et ralentit le moindre de mes mouvements. Je suis Josh, je suis perdu dans le désert et j'ai bien du mal à évacuer le whisky de mauvaise qualité que l'on m'a ingurgité de force. Paumé et incapable de raisonner, je sais que je risque ma vie mais ma priorité est ailleurs. J'avance comme un crétin, je ne sais même pas ce que je suis en train de fuir. Pour le soleil, c'est peine perdue, pas un arbre à l'horizon. Du moins, c'est ce que ma vue brouillée semble distinguer dans ce décor blanc. Il y a un élément que j'ai du mal à ressentir. Je décuve mais je suis bien trop lent, il y a forcément quelque chose qui m'englue dans le sable, dans les grains qui accueillent mon cul.

Il faut que je me pose, que je me tâte, que je trouve l'anomalie. Rien sur le torse, j'ai encore mes vêtements. Ils sont poisseux, certes, mais aucune trace de sang, c'est plutôt bon signe. Rien sur le crâne, le front, le visage, si ce n'est mon gros nez et ma transpiration. J'ai encore mon Colt, mes balles, mon couteau. J'ai encore mes bras, mes jambes et mes couilles. Là, c'est ça : des bleus sur mon mollet droit, des couleurs qui font tâche sur mes guiboles. C'est sensible, profond, j'ai vraiment morflé hier, dans le saloon. Je devrais le noter pour plus tard : arrêter de me joindre à une partie de poker qui rassemble les fous du coin. Mais pour le moment, je dois reprendre mes esprits sinon je vais crever dans quelques heures. J'ai été abandonné dans ce désert, sans eau ni nourriture et je n'ai pas la moindre idée de la distance que je vais devoir parcourir pour trouver un être humain ou une source.

C'est surtout la soif qui m'inquiète, qui me fait perdre les esprits et qui martyrise ma bouche pâteuse. Vous avez déjà tenté d'avoir des idées claires avec le gosier sec ? Je me relève en prenant garde, en utilisant le moins possible ma jambe droite qui sera à n'en pas douter un boulet que je vais traîner. J'avance dans le blanc, les grains, les cailloux. Il y a bien quelques touffes d'herbes, des traces de verdures. Mais rien à faire, pas d'eau. Je ne sais pas si je dois creuser (pour trouver quoi ?), marcher (pour rencontrer qui ?) ou attendre de perdre connaissance. Mon Colt, le seul cadeau utile de mon père, le seul objet qui résout la plupart du temps tous mes problèmes. Je pourrais aussi bien me tirer une balle. Rapide, propre. C'est une fin à la fois belle et pitoyable. Il est brillant, attirant et j'ai toutes mes munitions. Cinq petites secondes pour me tuer. Mais il en faut, du courage, pour se foutre en l'air. J'ai toujours été un pleutre de première et, à ce titre, je vais continuer ma marche de pisse-froid dans ce désert de merde. Je n'arrive même pas à lever la tête, je sens que je bave dans le sable, que je lâche ce qu'il me reste d'eau dans le corps.

Ma vue saute. Le blanc envahit mon regard toutes les minutes, pendant quelques secondes. Je bascule en douceur, le sable est accueillant pour ceux qui veulent s'y perdre. Les grains sont bouillants et curieusement mouvants. Un lézard vient me narguer, sous mon nez. Il me regarde et il doit bien se foutre de ma gueule. Est-ce que ça se mange le lézard ? Est ce que je peux survivre quelques minutes de plus si je le chope et que je le bouffe ? Je prends mon couteau à ma ceinture et je loupe lamentablement la bestiole. Que d'énergie gâchée.

J'espère que l'on retrouvera mon corps et que l'on m'offrira une sépulture décente. Je n'ai l'air de rien là, comme ça, mais j'ai néanmoins quelques gars qui m'apprécient. Pas de famille valable mais des copains de galère, des mecs que j'aurais dû écouter il y a quelques années. Je vais mourir dans le sable et dans les regrets, comme un idiot. J'ai loupé le lézard mais j'ai devant moi quelque chose qui ne pourra pas m'échapper : une fleur, une marguerite. Je ne sais pas ce qu'elle peut foutre dans le désert, je ne sais pas comment elle peut pousser mais elle est bien là devant moi et je ne vais pas me priver de la cueillir, histoire d'égayer mon cadavre. Je l'arrache à la racine et je la sens, c'est la dernière odeur agréable qui fera frétiller mon nez.

De la terre, de l'eau, des légumes écrasés, des cendres. C'est une odeur bien trop complexe pour une simple fleur. Je ne vois pas grand chose mais il y a bien une masse qui se tient au dessus de moi. Une femme. Impossible de savoir si elle me juge, si elle se moque de moi, si elle veut m'achever. Elle se met à genou et me prend mon chapeau. La femme s'éloigne en emportant avec elle mon couvre-chef. La surprise me réveille, me donne un brin d'énergie, assez pour ouvrir les yeux en grand et contempler la ravisseuse, de dos. C'est une indienne. Grande, longues jambes, peau brune. J'ai l'impression que son pas est rapide, elle cherche quelque chose, elle a un objectif en tête. Je ne distingue pas de tatouage, d'indice me permettant de savoir le nom de sa tribu. Peu importe, je ne la vois plus, elle est bien trop loin dorénavant. Je suis un cadavre sans chapeau. Je pourrais me plaindre longtemps mais, en vérité, je suis heureux d'avoir croisé la route d'une humaine avant de rendre mon dernier souffle.

L'odeur est de retour mais je crois, je pense que c'est un mauvais tour de ma cervelle. J'ouvre les yeux pour en être sûr et je vois de nouveau l'indienne. Elle est revenue avec mon chapeau qu'elle pose sur le sol, à quelques centimètres de ma tête. Il y a de l'eau dans mon Stetson, à en juger par les gouttes qui tombent sur mon nez. Je me traîne comme un ver et je fous ma tronche dans le chapeau. La vie s'y trouve, elle est fraîche, inattendue. C'est à ce moment là que je sens les doigts de l'indienne. Elle profite de mon sursaut pour me tâter. Pas de caresses, c'est bien trop appuyé, elle cherche quelque chose. Elle peut me voler ce qu'elle veut, tant qu'elle me rend ma vie. Des mains d'experte mais pas de voleuse. En quelques secondes, elle trouve ma blessure, mes bleus sur ma jambe droite. Je signale la douleur comme je peux en lui foutant un coup de pied. Elle ne se vexe pas, elle attrape ma jambe d'une seule main et la plaque bien au sol. Je ne suis pas en position de me relever, je peux juste subir. Elle fout sur ma jambe droite une mixture verdâtre, odorante, elle étale ça sur mes bleus. Pour tout vous dire, c'est miraculeux. Cette indienne m'offre de l'eau et soigne mes blessures. Je suis toujours étalé sur le sol mais je pense avoir l'attitude d'un petit chat qui reçoit des caresses. Elle réussit à me faire oublier le désert, la chaleur en quelques minutes. Je la vois maintenant, de face. Elle a le visage dur et des cheveux noirs attachés. Des cicatrices qui courent sur ses bras, une tenue traditionnelle qui me laisse la liberté d'observer son ventre, parfaitement plat. En dehors de l'air qu'elle affiche, qui contraste avec la douceur de ses gestes, elle a le physique typique d'une indienne. J'imagine qu'elle

doit trouver que j'ai le physique typique du cowboy crétin abandonné dans le désert. Ma sauveuse au petit nez, à la bouche retroussée et au front ridé fredonne quelque chose. Un air joyeux que je n'identifie pas, un air qui accompagne ses doigts qui se positionnent parfaitement sur ma peau pour me faire oublier les bleus qui piquaient sérieusement ma jambe. C'est ce moment là qu'elle choisit, précisément, pour s'arrêter. Les propriétés curatives de sa pommade maison parcourent mon corps, je savoure la vie retrouvée en terminant l'eau dans mon Stetson.

Je n'explique pas le geste qui suit, je doute même du déroulé. L'indienne, qui me sauve, qui me donne de l'eau, qui me soigne, choisit ce moment pour sortir un couteau et me l'enfoncer. C'est rapide, précis : dans la cuisse droite. Elle me transperce une seconde et elle se retire en courant. Bien entendu, la douleur est intense mais c'est bien la surprise qui m'anesthésie. Je ne comprends plus rien, je suis de nouveau dans une situation de merde, j'ai juste eu la chance d'avoir quelques minutes de répit. La nuit tombe dans le désert blanc, je n'ai plus de bleus mais une belle plaie.

Je crois qu'il ne sert à rien de chercher à comprendre. Je ne suis pas né de son côté, je ne peux pas saisir sa logique. Je devrais être reconnaissant. J'ai eu de l'eau et des soins. Certes j'ai une plaie qui fait un mal de chien mais elle est fine, le sang coule mais pas assez pour me mettre hors-jeu. Je récupère néanmoins un peu de sa mixture étalée sur ma jambe droite pour l'appliquer sur la plaie. L'eau et les soins m'ont donné un peu d'énergie, j'en profite pour arracher un bout de mon t-shirt dégueulasse afin de me faire un garrot de fortune. Je ne ressemble à rien et je subis, comme un con, le soleil qui se couche. Je ne sais pas si ça vaut vraiment la peine d'avancer pendant la nuit, je ne sais pas où aller, je ne sais pas quelle direction prendre et je n'ai pas eu le temps d'observer le côté pris par l'indienne. Pour une raison que je n'explique pas, elle ne laisse pas de trace derrière elle. Je pourrais creuser un trou, comme un animal, et y passer la nuit mais je ne sais pas si j'ai la force nécessaire. J'avance, un point c'est tout. Le blanc disparaît, le sol me semble différent, mes pieds s'enfoncent moins. Je change de territoire ou c'est simplement l'effet des soins faisant disparaître le boulet que je traînais à la jambe droite ? Je me hâte, j'ai horreur du noir, de la nuit et de tout ce que cela signifie pour moi. C'est un putain de désert. De nuit ou de jour, cela ne change rien, je devrais même être heureux : la fraîcheur s'installe.

Je me dépêche, je veux trouver un espoir dans cette situation de merde. Un être humain sans couteau, une habitation, une ville, un animal rassurant, n'importe quoi. Rien de tout cela, mais un feu. Une lumière devant moi, à deux ou trois cents mètres. Un feu et un campement de fortune. Je me traîne et tant pis si je croise de nouveau la sauveuse adepte des plaies dans la cuisse. Je veux bien risquer ma peau pour saisir un espoir. Le campement est vide, complètement vide. Le feu est nourri, la hutte rudimentaire est là, elle permet de contenir une personne. Il y a deux bols en terre cuite. Un avec de l'eau (puisée dans quel coin ?), un avec de la nourriture. Du moins une bouillie. Je ne sais pas si ça se mange mais l'odeur n'est pas désagréable. Je m'installe, je n'ai pas le choix. C'est ça ou la longue marche

dans la nuit. Je vide complètement le bol plein d'eau, je vide partiellement le bol de nourriture. Des légumes, de la verdure, une bouillie qui tient bien au corps. J'en laisse un peu, au cas où. Est-ce que je peux vraiment me permettre de fermer les yeux ? J'en ai l'envie, je veux dormir, je sens que j'ai besoin de reprendre des forces le plus rapidement possible. Mais si elle revient ? Je n'imagine pas que ce feu et ce campement puissent appartenir à quelqu'un d'autre. Si elle revient, qu'est ce que je peux bien faire ? Dans un sens, sans elle, sans son eau et ses soins, je serais déjà mort. Ma vie lui appartient, d'une certaine manière. Elle peut en disposer comme elle l'entend. Je ferme les yeux et j'aviserai ensuite.

Je ferme les yeux et je sens quelque chose. La lumière, celle du feu, quelque chose vient de passer rapidement juste devant. C'est forcément elle, ou un animal. Est-ce qu'il y a des bestioles qui peuvent me bouffer dans le coin ? Non, c'est juste un désert à la con. Juste un désert à la con et je dois récupérer au plus vite. J'ai soif, je n'ai plus d'eau, j'ai un goût d'encre dans la bouche. Des irritations me prennent la langue et j'ai le sentiment de couver un feu dans ma gorge. Ma bouffe, je n'ai pas pensé à douter de la bouffe. Est-ce qu'il y a du poison ? Je connais ce truc des indiens. Ils ne peuvent pas s'empêcher de foutre des plantes partout. Des plantes pour vous nourrir, des plantes pour vous soigner, des plantes pour vous crever. Ce n'est pas une compétence de cowboy, on manque largement de finesse pour ça. J'ai mal mais la douleur est supportable, j'ai des irritations sur la langue, des brûlures dans la gorge et une bouche complètement pâteuse, peut-être gonflée. J'aviserai demain, tant pis, mes yeux ne tiennent plus en place.

Cela ne vous surprendra pas, ma nuit est agitée. Je ne rêve pas d'habitude. Mais ce n'est pas tous les jours que l'on tente de survivre en plein désert et qu'une indienne se comporte étrangement avec vous. Cela perturbe passablement mon crâne et c'est normal. Ce que je vois, ce que je ressens, c'est la limite entre le dérangeant et le fascinant. Les animaux du désert, ils sont là, dans ma tête. Un buffle, complètement bleu, un aigle qui tourbillonne autour de moi et qui laisse des traces d'encre partout où il passe. Encore la terre, l'eau, les légumes écrasées et les cendres. Encore cette odeur tenace qui perturbe mes visions. Les rats, les lézards, les renards, les corbeaux, un festival de couleurs qui détonne sur le blanc du désert. Un désert qui envahit ma tête et qui me brouille la vue. Les grains, les millions de grains volent et la musique, familière, perce mes oreilles. C'est un sifflement, celui de l'indienne, ma soigneuse. Des pas se font entendre dans ma hutte, c'est elle, pas de doute.

Je ne peux pas bouger, je ne peux rien faire, je ne sais même pas si je suis réveillé. Que ce soit l'effet d'un mauvais rêve ou d'une drogue quelconque, je veux que cela s'arrête, c'est insoutenable. Les couleurs s'invitent, se mélangent, me brouillent. Le toucher, précis et appuyé, les mains de l'indienne. Je sens que l'on m'ôte mes vêtements, une masse s'installe à califourchon sur moi. Ce n'est pas lourd, je pourrais la renverser mais je ne peux pas bouger. Je suis complètement à poil, drogué et l'indienne est sur moi. Elle bouge et je n'ai aucun contrôle. Son souffle dans mes oreilles, je veux crier, lui dire d'arrêter, lui demander

des explications mais rien ne veut sortir de ma bouche en feu. Sa main parcourt mon corps, elle est douce. Je crois, j'espère qu'elle est douce. Elle s'agite de plus en plus et son sifflement s'est transformé en chant. Des notes hautes, graves, des mots inconnus qui volent au dessus de ma tête. Les lettres bavent d'une couleur pourpre. Les animaux de la hutte me regardent, ils sont autour de moi, ils ne bougent plus, ils me fixent. Je veux qu'ils interviennent, qu'ils poussent l'indienne mais ils ne font rien, ils me jugent. Qu'elle en finisse, vite, le plus rapidement possible. Je veux savourer les couleurs, je veux contempler les animaux, je ne veux plus penser à ce qu'elle est en train de faire. Je veux saisir quelque chose, n'importe quoi, reprendre un semblant de contrôle sur mes actes, mon corps, mes rêves.

Qu'elle me laisse crever, merde. Est-ce que je viens de crier ? Elle vient de s'arrêter, elle s'étale sur moi, elle transpire, elle suffoque et moi je n'ai aucune idée des réactions que mon corps est en train de subir. Sa masse me quitte, je la distingue un peu. Elle est nue, elle me regarde. L'indienne est calme, apaisée. Ses gestes sont lents, elle s'habille, elle m'habille. Sa douceur me révulse, je n'arrive pas à saisir ce qu'elle désire, je n'arrive pas à imaginer ce qu'elle veut de moi. Je ne bouge toujours pas mais j'ai le sentiment que mon corps se réveille. Quelque chose me submerge, je vomis. La mixture verdâtre, dégueulasse, est expulsée. L'indienne s'avance et, sans réfléchir, fout sa main dans ma bouche. Elle racle le vomi et le jette dans le campement. Elle s'y reprend à plusieurs fois. Je veux la tuer et je veux me tuer. Mon corps ne m'importe plus. Elle m'embrasse, sur le front, puis elle quitte la hutte. Le poison semble disparaître de mon corps. Je reprends mes esprits, les couleurs disparaissent, les animaux ne sont plus. Il ne me reste plus que la peur, rien d'autre. Qu'est-ce qui peut encore m'arriver ? Est-ce que l'on peut subir quelque chose de plus grave au cours d'une existence ? Est-ce que je peux tomber encore plus bas ? C'est décidé : je me tire une balle dès que je peux. Si le Colt n'est plus là, j'utiliserais le couteau. Si le couteau n'est plus là, je marcherais sans m'arrêter et je finirais bien par crever dans le sable. Le poison disparaît et, paradoxalement, j'ai peur de reprendre le contrôle. Je veux qu'elle revienne, je veux qu'elle me drogue, je veux qu'elle me tue rapidement. Mais je n'ai plus le choix, mes jambes bougent à nouveau, il est temps d'agir pour le mieux.

Elle veut me faire passer un message : je n’ai pas le droit de me suicider. Mon Colt, mes balles et mon couteau ne sont plus là. Il me reste la mort dans la fuite. Je quitte la hutte et je marche sans cesse. Je ne sais pas vraiment ce qui force mon corps à être en mouvement, je ne sais pas d’où vient cette énergie qui me pousse à mettre le plus de distance possible entre ce qui reste de ma personne et le feu du campement. J’avance dans une nuit que j’exècre, j’avance dans le sable qui me tue. Je ne vais pas tout droit, non. Je tourne en rond, je change de direction, j’avance, je recule. Je veux la perdre pour me laisser une chance mais je crois que c’est inutile. Elle me retrouve toujours et elle ne laisse aucune trace. C’est la première fois que je croise la route d’une pisteuse aussi compétente, c’est la première fois que je souhaite avoir une mort douce. Je marche depuis trois heures, et pourtant. Son odeur s’impose à moi, sa chanson occupe mes tympans, sa présence se transforme en une

obsession me menant droit à ma perte. Elle est dans le coin, je le sais. Elle doit certainement attendre que je m'écroule de fatigue. J'ai les nerfs à vif et c'est pour cette raison que je ressens, très précisément, le déplacement d'air de la flèche qui me transperce la cuisse droite. J'avance encore sur quelques mètres, par réflexe, et une deuxième flèche atteint ma jambe gauche. Je tombe, je retrouve le sable et j'accueille avec soulagement le sentiment qu'il ne me reste que quelques minutes avant de mourir. La seule question qui s'impose à moi : Comment ?

J'ai le nez dans le sable et je n'ose plus bouger. Elle me laisse pourrir, elle veut me torturer. Un coup, deux coups, trois coups. Elle vide le chargeur de mon Colt. Quatre, cinq, sixième et dernier coup. Elle tire en l'air. Et mon couteau qui vient se planter rageusement à quelques centimètres de mes deux yeux, dans le sable. Son parfum, elle pue. L'indienne, ma faucheuse, est à mes côtés, elle retourne mon corps et m'offre la chance de voir son visage avant de mourir. La haine l'enlaidit, ses rides sont tendues, le regard qu'elle me jette est aussi physique, aussi violent que les deux flèches qui me tuent.

Est-ce que je la connais ? Je n'ai pas la force de fouiller dans mes souvenirs. Pour sûr, j'ai commis des méfaits dans ma vie, je n'ai jamais été un type parfait et, comme tout le monde, je ne porte pas les indiens dans mon cœur. Mais je ne peux pas oublier un visage comme le sien, c'est impossible. Sa haine est donc une haine des hommes, des cowboys, des oppresseurs. Je vais crever à cause d'une génération de connards, mes semblables. Je vais crever dans la douleur, c'est la fameuse réponse au « Comment ? », à en juger par la hache qu'elle brandit au-dessus de ma tête. Une arme imposante, usée, rouge. Je ne crie pas, je suis bien au-delà. Elle me coupe la jambe droite, la jambe gauche mais je ne crie pas. Elle jette mes deux membres au loin, elle veut me faire comprendre que je ne suis plus rien. Elle s'épuise, elle me tue. Elle s'agenouille et elle me fouille, elle cherche encore une fois quelque chose de précis. J'entends son cri, incompréhensible pour moi, je ne sais pas si c'est un son de colère ou de satisfaction. Elle ressort de ma poche une fleur. C'est la curieuse marguerite trouvée dans le sable, je voulais la conserver mais je ne sais plus pour quelle raison. C'était un geste anodin pour moi, ce n'est peut-être pas son cas. Je veux connaître son nom, je veux connaître l'identité de celle qui me pousse vers la mort. C'est le dernier luxe que je peux me permettre avant d'y passer. Je pose la question directement mais je peine, ma bouche ne m'obéit plus totalement et je sens bien que les quelques mots que j'arrive à former sont à peine audibles. Elle me regarde, fixement, elle tente de lire sur mes lèvres. Je répète inlassablement que je veux son nom. Elle comprend au bout de quelques secondes et elle veut montrer qu'elle est capable d'avoir de la compassion pour ce que je représente. C'est-à-dire, pas grand-chose, un futur cadavre. Elle s'approche de mon oreille et me donne son nom : Traîne-la-peine.